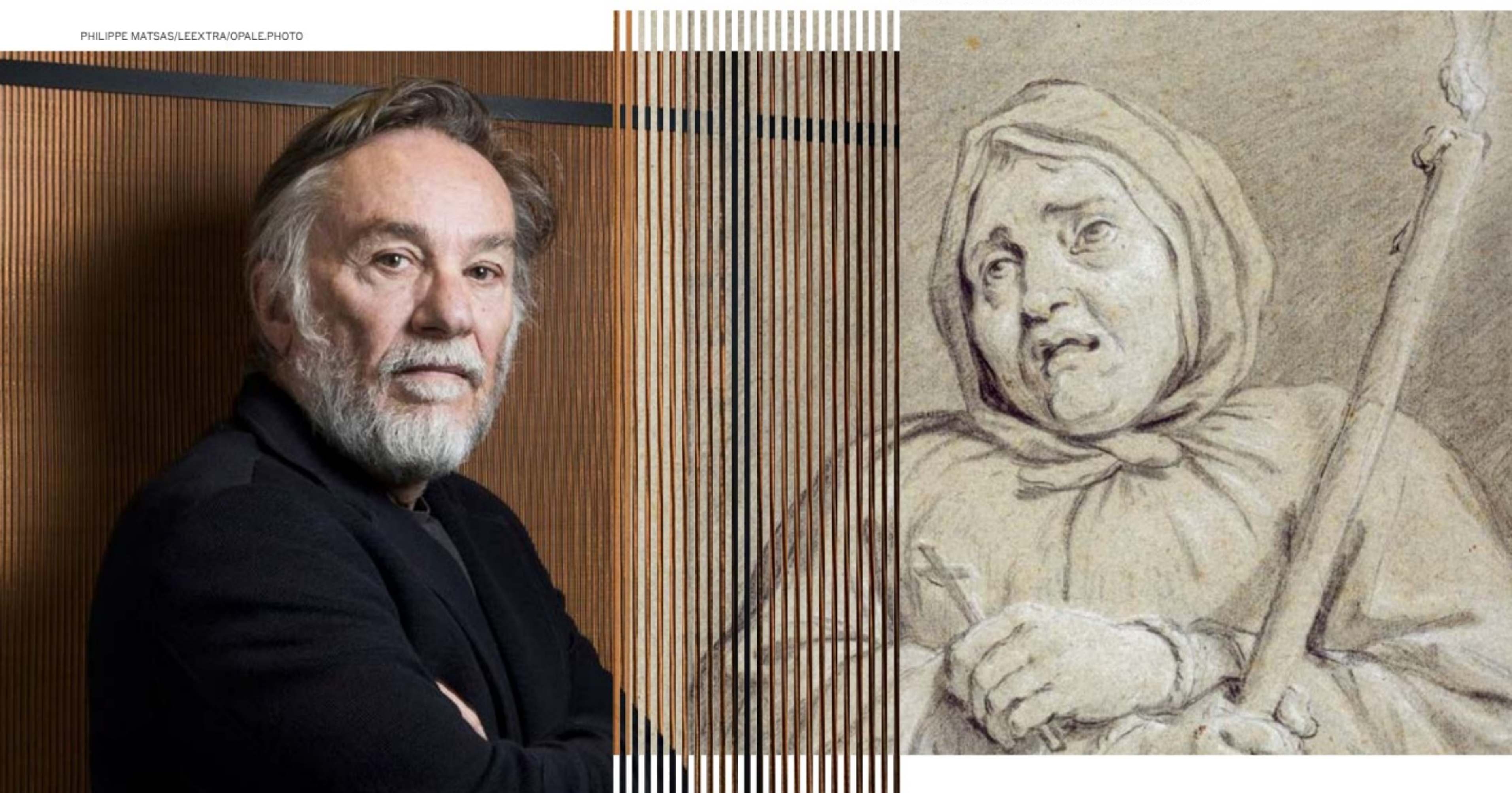


PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/OPALE.PHOTO



Marc Dugain & la marquise de Brinvilliers

L'écrivain et réalisateur puise dans l'Histoire la matière première de son œuvre. La célèbre empoisonneuse a piqué sa curiosité et lui a inspiré un roman dont le titre, *Légitime Violence*, assume sa provocation. **PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANIE GATIGNOL**

HISTORIA – Qu'est ce qui a motivé votre intérêt pour cette criminelle?

Marc Dugain – Je tiens ma passion pour la littérature des romans d'Alexandre Dumas et, depuis que je suis gamin, les règnes de Louis XIII et Louis XIV m'ont toujours attiré, que ce soit sur un plan artistique, architectural... Mes convictions personnelles y participent aussi: je suis protestant et intéressé par la question de la révocation de l'édit de Nantes. Mais, pour être honnête, c'est un associé de ma société de production qui a déclenché ma curiosité pour cette femme. Comme il s'étonnait que je ne me sois jamais penché sur l'affaire des Poisons, je me suis mis à creuser le sujet. Je suis tombé sur la marquise de Brinvilliers (1630-1676), que je connaissais mal, et j'ai constaté que ce personnage entrait en résonance avec l'un des axes de mon travail: la question de la restitution de la violence.

Ce n'est pas la première fois que vous écrivez sur une figure de meurtrier...

Pour mon livre *Avenue des géants*, j'ai enquêté sur le cas d'Edmund Kemper, un tueur en série américain des années 1960-1970, en me demandant d'où venait la violence chez un individu. Que se passe-t-il quand quelqu'un est en proie à des bouffées sauvages? Comment ça fonctionne? Concernant celles de Kemper, je me suis rendu compte que leur déclenchement tenait aux mauvais traitements qu'il avait subis dans son enfance. Avec la marquise de Brinvilliers, j'ai retrouvé cette problématique dans une autre époque. Cette femme, dont la mère est morte en couches, a été abusée sexuellement par un valet et par ses frères: elle s'est confiée sans succès à son père. Sa violence terrifiante ne vient pas de nulle part; une autre [violence] l'a fait surgir et c'est cela que signifie le titre de mon roman. Mais je ne suis pas favorable à la vendetta!

Comment expliquer votre désir de comprendre ces mécanismes?

Dans mon enfance, j'ai été très touché par l'histoire de mon meilleur ami. Son père avait tué sa mère sous ses yeux, dans des conditions atroces. Quand cet homme est parti en prison pour vingt ans, mon ami a été recueilli par un abbé qui s'est occupé de lui comme d'un fils et je me suis toujours étonné de l'équilibre que cet être d'une gentillesse profonde était parvenu à conserver. En voyant comment il avait dépassé ses traumatismes, je me suis beaucoup interrogé: pourquoi les uns y parviennent-ils et d'autres pas? Et quelle est la part de volonté? Certains vous

“La violence
terrifiante
de cette criminelle
ne vient pas
de nulle part.
Une autre
violence
l'a fait surgir...”

diront qu'elle permet de tout surmonter, mais je ne crois pas qu'elle suffise. Il y a des événements tellement graves, tellement engrammés dans la mémoire d'un individu, qu'ils ne peuvent que ressortir, sous une forme très souvent contestable.

L'empoisonneuse n'est pas la seule facette de la marquise à vous avoir intéressé...

Elle cohabitait pas mal de cases dans l'ordre de mes préoccupations. En plus de ce que j'évoquais, elle permettait d'aborder la question du traitement de la femme au XVII^e siècle et d'étudier un thème que j'avais déjà exploré dans mon film *L'Échange des princesses*: celui de son utilisation à des fins politiques. À l'époque, tous les mariages sont arrangés et elle est un enjeu de dot – ou de territoire – puis un ventre pour s'assurer une descendance. Cette façon de la considérer choque aujourd'hui mais sa «marchandisation» dure très longtemps et concerne toutes les civilisations. Au Moyen Âge, elle est livrée avec les arpents de terre. Au XVII^e siècle, alors que Louis XIV se trouve dans une démarche de conquête, l'idéologie qui consiste à s'en servir comme d'un outil de pouvoir ...

“A l’époque de la marquise de Brinvilliers, la femme est un enjeu de dot ou de territoire, puis un ventre pour s’assurer une descendance”

... territorial fonctionne à plein. Lorsque ce dernier épouse Marie-Thérèse, la fille du roi d’Espagne, il n’a aucun intérêt pour elle en tant que telle.

Autour de votre protagoniste, vous dépeignez une société totalement obnubilée par la question des successions...

C’est en effet une obsession ! Et les femmes sont enfermées à la fois dans la reproduction et la religion : un carcan monstrueux qui va, globalement, durer jusqu’à la fin du XIX^e siècle en Occident. En plus de

cela, la marquise subit une violence terrible au sein de sa propre famille. Ce qui est intéressant, c’est que contrairement aux milliers de femmes qui ont vécu des choses similaires et n’ont pas réagi ou pas pu réagir, elle passe à l’acte : elle empoisonne tout le monde. En même temps, elle en tire un bénéfice pécuniaire important. Il s’agissait d’une figure à la vie assez dissolue, assez libertine, dont l’esprit présentait des dispositions antisociales. Elle était habitée par une forme de nymphomanie, renouvelait l’acte sexuel avec un sentiment de pouvoir sur les hommes : celui d’être désirée sans que ce soit réciproque, sans jamais appartenir à personne. Cette configuration psychologique suscitait ma curiosité.

Bio express Marquise de Brinvilliers

Elle voit le jour dans la capitale, le 2 juillet 1630. Elle est la fille d’Antoine Dreux d’Aubray, lieutenant civil au Châtelet de Paris et de Marie Olier. À l’âge de 21 ans, elle épouse Antoine Gobelin, futur marquis de Brinvilliers. En 1666, elle provoque la mort par empoisonnement de son père et, quatre ans plus tard, récidive avec ses deux frères, sans éveiller les soupçons. Mais, lorsque son complice et amant, Jean-Baptiste Godin de Sainte-Croix, décède de mort naturelle en 1672, les autorités trouvent des pièces compromettantes au domicile du défunt.

Démasquée, la marquise s’enfuit avant d’être arrêtée en 1676. Après un procès qui passionne l’opinion, elle est décapitée puis brûlée le 17 juillet en place de Grève. Grâce à ses aveux, la police découvre l’existence d’un vaste réseau de marchands de poisons et d’individus pratiquant des rituels de sorcellerie. Scandale hors norme, l’affaire des Poisons éclate et va éclabousser de nombreux membres de la cour, ce qui aboutira à 36 condamnations à mort. La principale accusée, Catherine Deshayes, dite « La Voisin », est brûlée vive en 1680.

Vous donnez l’impression d’être très marqué par la précarité de la vie durant le Grand Siècle...

Cette dimension m’a toujours fasciné. Aujourd’hui, avec un peu de chance, vous pouvez espérer vivre assez longtemps. Au XVII^e siècle, la perspective était très courte. Quand quelqu’un tombait malade, il avait un risque sur deux de mourir : le rapport à l’existence était donc totalement différent. La mortalité infantile, par exemple, changeait complètement le rapport aux enfants. Moi qui suis très attaché aux miens, j’y pense souvent en me disant qu’il m’aurait été impossible de vivre cette relation d’affection. Dans les milieux aisés, dans un premier temps, les enfants revenaient aux femmes, les servantes s’en occupaient ; le père ne les voyait jamais avant qu’ils ne passent aux hommes à l’adolescence, quand on leur apprenait à se battre. Entre les parents et leur progéniture, la distance était

phénoménale. D'autant que, je le répète, la mort était partout et la cour en permanence en deuil. Prenez la tragique série qui frappe Louis XIV. En quelques mois, il a perdu son fils, ses petits-fils et il a fini par se retrouver sur son lit de mort avec un arrière-petit-fils, le futur Louis XV, pour seul héritier au trône. Tout ça en grande partie à cause de la variole – appelée alors petite vérole. Devant la menace de disparaître du jour au lendemain, on observait deux types de comportements. Ceux qui avaient la foi considéraient que la vraie vie n'était pas de ce monde: je vous renvoie, à ce propos, à toute la bigoterie du règne de Louis XIV, où l'Église pesait un poids considérable et imprimait le rythme des journées. Et puis, à côté de ça, une minorité réagissait en disant: «Tout ça ne m'intéresse pas, moi je veux vivre vite et en profiter.» Marie-Madeleine d'Aubray, marquise de Brinvilliers, elle, n'a ni dieu ni maître. Elle a pris conscience que sa vie a été salie dès son enfance et n'attend rien de la religion. Madame de Sévigné et bien d'autres lui ont reproché d'avoir tué pour de l'argent. Certes, il s'agissait d'une motivation: elle en avait besoin pour faire la fête et mener grand train. Elle est donc allée le prendre chez ceux qui avaient saccagé sa vie: son père, ses frères... C'est ainsi qu'on peut expliquer ses crimes.

Quels sentiments éprouvez-vous à son égard?

Une forme de compassion pour ce qu'elle a vécu. Je ne dis pas que j'approuve la façon dont elle s'est vengée et je ne cautionne pas le fait qu'elle ait empoisonné tous ceux qui lui avaient fait du mal. Je crois en l'État de droit et en la justice. En revanche, il me semble qu'elle n'a pas été écoutée et je pense qu'aujourd'hui, elle bénéficierait de circonstances atténuantes. Elle méritait la prison, mais pas d'être dénoncée comme une sorte de sorcière et décapitée.

“Je n'approuve pas la façon dont elle s'est vengée, mais je pense qu'aujourd'hui, elle bénéficierait de circonstances atténuantes”

Bio express **Marc Dugain**

Il naît en 1957, à Dakar, au Sénégal, d'un père physicien et d'une mère diplômée d'HEC, l'une des premières cadres dirigeantes après la Seconde Guerre mondiale. Il fait carrière dans la finance, puis l'aéronautique: en 2000, il devient P-DG d'une compagnie d'aviation. La littérature s'invite dans son CV en 1998, avec la publication de *La Chambre des officiers*, roman inspiré par l'histoire de son grand-père maternel, gueule cassée de 1914-1918. Après ce coup d'essai très remarqué suivent de nombreux romans documentés,

mêlant l'Histoire et la fiction. *La Malédiction d'Edgar* (2005) ausculte le personnage de Hoover, l'intraitable patron du FBI; *Une Exécution ordinaire* (2007) livre une analyse du pouvoir en Russie de Staline à Poutine; *Ils vont tuer Robert Kennedy* (2017) examine l'assassinat du frère cadet de JFK. L'écrivain vient de faire paraître *Submersion* chez Albin Michel, adapté certains titres sur grand et petit écran. Le cinéma lui doit également *L'Échange des princesses* (2017) ou *Eugénie Grandet* (2020). Il prévoit de transposer *Légitime Violence* à l'horizon 2027.

Comment amèneriez-vous les jeunes générations, dont vous regrettez qu'elles se détournent de l'Histoire, à s'intéresser à cette figure?

J'expliquerais qu'elle raconte un moment de la condition féminine et qu'il est important de l'assimiler pour comprendre le positionnement actuel des femmes. Les jeunes ont du mal à comprendre qu'il y a une généalogie des choses, alors que la force d'un développement intellectuel est de plonger aux racines de chaque problème. J'ai donné de nombreuses conférences sur mon roman *La Chambre des officiers* en milieu scolaire. Un jour, une gamine de troisième qui faisait un peu la maligne m'a interpellé en me lançant: «Tout ça, c'est du passé, on s'en fiche un peu!» Une autre élève a alors pris la parole. Elle a expliqué qu'elle était croate et que son frère avait été défiguré cinq ans auparavant, pendant la guerre. Le silence a duré jusqu'à la fin de mon intervention... ▣